# Driss

Il m’importe de sentir bon au jour le jour, lavé de pied en cap. L’odeur des bidonvilles, l’odeur de moisissure de cette micro-cabane dans laquelle j’avais grandi. De misère en misère, j’ai pu mener ma barque. De petits boulots en petites arnaques, je suis parvenu à m’échapper de ce cloaque auquel j’étais promis. Je me suis d’ailleurs promis de ne plus jamais présenter cette puanteur à qui que ce soit. Personne ne doit deviner mon enfance, mon histoire. Je suis le résultat d’un parcours sans accrocs, sans odeurs.

Je me souviens pourtant des senteurs pestilentielles, nauséabondes, qui vous collent à la peau, qui s’attachent aux vêtements, qui imbibent vos sentiments. Au matin, lorsque le soleil est encore bas sur l’horizon, vous respirez calmement, avec la légèreté que cette décharge à ciel ouvert vous laisse. Puis le soleil s’élève, chauffe et l’envie d’ouvrir vos poumons se fait moins grande. L’humidité monte des déchets. Une légère brume. Une pollution quotidienne.

Comment puis-je mettre ceci en avant sur mon curriculum ? Là où j’en suis maintenant, comment accepter mes origines ?

* « Regardez d’où vous venez, le chemin parcouru. Vous devez en être fier. »
* « Fier de quoi ? D’avoir grandi dans la merde. D’avoir fui le regard des touristes, leur pitié, leur mépris ? J’aurais pu lutter, mais j’ai juste fui. Alors ne me parlez pas de fierté. La honte, oui. La fierté, on oublie. »

Tout est faux chez moi. Mon histoire, ma famille, mes envies. Je rêve la vie des autres. J’envie leurs maisons, leurs amis, leurs femmes. J’ai apparemment réussi, tout construit de mes mains. Je ne suis rien, un semblant d’être. Un fantôme sans passé. Une caricature de l’homme que je voulais être, esclave des temps modernes.

De l’histoire et la traite des miens dont je suis imprégné depuis mon enfance, je deviens l’esclave moderne de la reconnaissance. Je ne peux être ce méprisant que j’ai enfoui au plus profond de moi. Je deviens maintenant l’esclave de l’histoire que je me crée et la victime de mon ambition. Je m’enduis du parfum de l’excellence et de la perfection, de la réussite et du besoin de gloire.

Je me nettoie des nausées du passé. Je ritualise ce besoin de perfection.

Ce passé, ce souvenir de l’océan, cette île qui au loin marquait l’avenir de mes ancêtres. Mais est-ce eux qui sont à plaindre ou est-ce plutôt moi, cet enfant perdu, sans vision, qui est objet de mépris ? J’aurais pu conserver cette position ancestrale. J’aurais pu simplement vivoter parmi les miens. Cette sensation poisseuse m’incommode.

J’ai fui, je suis parti, je suis remonté vers ce continent qui me paraissait inatteignable. En camion, à pied, en bateau, j’ai suivi le chemin tracé par les passeurs. J’ai à peine 16 ans quand commence le voyage. J’hésite fortement quand le camion se présente. Je pense à ce que je laisse ici, mais également, aux membres de ma famille, à ma mère. Je regarde derrière moi. Je dispose d’un petit montant, récupéré lors de différents vols et cambriolages, ou agressions de ces 5 dernières années. Je ne dispose cependant pas d’assez pour payer ce voyage. Les passeurs ne le savent pas encore, selon moi. Je le leur ai promis. A l’arrivée, ils auront le reste. Je veux mettre le pied sur le vieux continent. Ils l’acceptent. Ils l’ont certainement déjà compris. Je n’en ai pas conscience. J’ai mis le pied dans un engrenage qui me tient encore maintenant. Ils tracent un chemin, leur chemin. Je suis maintenant leur esclave. Indépendamment de ce que je pensais, je me suis mis moi-même les fers aux pieds. 15 ans plus tard, et pendant de nombreuses années encore, je leur serai redevable de ma fuite, de l’avenir qu’ils ont créé pour moi, de cette prison qu’ils ont voulue dorée. Aujourd’hui encore, je paie ma dette.

A mon tour, avec le temps, je suis devenu un passeur, un passeur de rêve. Je fais rêver toutes celles qui croient gagner en Europe un avenir plus prometteur. Est-ce ma nouvelle position, ma nouvelle façade qui fait que je suis maintenant légitime, légitime dans l’exploitation de l’être humain, du corps de la femme ?

La façade que j’ai créée, qu’ils m’ont créée est celle d’un homme intègre. J’ai mis le pied sur le continent à mes 17 ans. Ils ont récupéré ce que j’avais sur moi, mon argent, mes papiers. Ils ont pris en otage mes souvenirs et mon honneur. J’ai jour après jour fait mes preuves.

Monté pour la capitale à mes 18 ans, le bac en poche, le premier faux dans les marches vers la réussite. En un an, j’ai appris ce que les autres mettaient des années à ingurgiter. Ils m’ont façonné, heure après heure, de tôt le matin à tard le soir. Ils ont comblé mes lacunes, les lacunes de mon éducation. Ils ont créé un exemple d’érudition. Ils ont mis en place une machinerie bien huilée. A coup de coups, ils ont effacé les relents du passé. Ils ont mis en place, une histoire, un rêve de réussite. Je suis devenu leur marionnette. J’ai accepté de le devenir. Ce qu’ils me faisaient miroiter était tellement différent de ce que j’avais vécu.

Des barres de la banlieue parisienne, je me suis imprégné la mémoire. Des jeunes défavorisés, je suis devenu le miroir. De toutes ces anecdotes, j’ai construit mon histoire. Celle d’un jeune homme, préférant passer ses journées dans les livres après la classe, après avoir aidé sa mère qui s’échinait sur ses deux boulots pour faire vivre sa famille, après m’être occupé de mes frères et sœurs. Une histoire déchirante à vous arracher des litres de larmes. Quel courage, quel homme. Quel exemple de réussite en définitive.

Un bac arraché avec mention, une entrée dans les hautes écoles de l’administration, un chemin agrémenté de présences dans de nombreux rassemblements, de nombreuses organisations en développement. Tout ça qui découle sur l’entrée dans le monde de la diplomatie. La possibilité de voyager, d’aller de pays en pays, de jouer de mon image et de séduire. De faire miroiter des avenirs meilleurs sinon pas rieurs. Rapatrier, rameuter, apporter de la chair fraiche et nourrir le réseau.

Un seul mot d’ordre que je n’ai pas respecté. Ne jamais tomber amoureux de sa proie, ne jamais m’attacher à quiconque, ne jamais révélé la moindre faille de ma carapace. Pouvoir feindre la douleur, la tristesse. Ne jamais montrer ma douleur, ma tristesse. Pourtant, il y a toi, toi pour qui les mots étaient étrangement vrais. Toi pour qui j’aurais fissuré la façade de long en large. Toi pour qui j’aurais laissé les parfums du passé m’envahir, même s’ils me couvraient de honte. Toi que j’ai trahie. Toi dont l’amour m’a fait revenir, chaque mois, sans discontinuer, en tes bras. Toi pour qui les promesses n’étaient pas que des paroles en l’air. Toi pour qui les promesses sont éternelles. Toi, mon diamant brut, toi, ma lumière, toi, l’amour d’une vie.

Toi, simplement toi. Ne m’en veux pas de les craindre. Ne m’en veux pas de t’abandonner.

Je comprends que cela te soit impossible maintenant.